

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 26

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182824>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

petites communes du canton. Il est probable que l'angelus sonnera sa mélancolique prière du haut du clocher d'Assens lorsque vous arriverez à Echallens, où les petites et gracieuses locomotives que vous connaissez, sifflent déjà le chant du départ. En wagon, Messieurs et Mesdames! en moins d'une heure vous serez, s'il plaît à Dieu, rendus dans vos foyers. Puissiez-vous y trouver la paix du cloître, la philosophie du moine, la tranquillité de la vie du Haut-Jorat, et pour terminer votre soirée, un flacon de ce jus qui épanouissait le cœur et le ventre des bons pères de l'antique abbaye de Montherond!

T.

Un de nos abonnés qui a assisté, de la tribune, à la dernière réunion du Synode, ayant pour but l'adoption d'un catéchisme pour nos écoles, nous communique les lignes suivantes :

Parfois, un beau matin, la cloche du château se met tout à coup à lancer dans l'espace les accents voilés de son timbre monotone. Le Lausannois étonné se demande ce qu'il va arriver. On dirait le glas funèbre qui sonne la dernière heure d'un trépassé, ou bien la cloche d'un couvent qui appelle les fidèles à l'office. Ne serait-ce pas plutôt la cloche d'alarme? Mais non, les graves personnages qui montent la rampe du chemin neuf, n'ont pas l'air de gens qui vont éteindre un incendie; ils ne ressemblent guère plus à des moines, quoique quelques-uns en aient le maintien dévôt ou la grasse corpulence. Quelques-uns pourraient bien être des conseillers... d'autrefois, mais non, ce sont tout simplement les délégués au Synode

Le Synode est une assemblée d'hommes austères et pieux, qui se réunissent deux fois l'année pour s'occuper des intérêts de la religion d'une manière souvent peu édifiante. Si vous voulez passer un moment d'agréable gaité, si vous voulez voir des gens qui parlent et ne peuvent s'entendre, montez au Synode, vous serez satisfait. Sa spécialité consiste en motions d'ordre. On en fait à chaque instant; il en résulte qu'on ne sait jamais à juste quel est l'objet en discussion. Un député commence une magnifique tirade; au plus beau moment : « Pardon, lui dit le président, mais je dois vous faire remarquer que vous sortez de la question. » Un autre orateur se lève et annonce des arguments irréfutables; malheureusement il n'est pas davantage au fait, et le président le rappelle à ses moutons. Voici maintenant une attaque en règle contre la commission synodale, contre celle du catéchisme ou bien encore les professeurs de la Faculté; on parle d'intrigues, de manœuvres, de manigances, de falsifications des Saintes Ecritures. Là-dessus, protestations vigoureuses des incriminés, puis intervention du président qui, pour mettre la paix, fait remarquer qu'il n'est pas toujours bon de prendre chaque mot au sens grammatical. Il y a dans ces discussions un désordre et une violence tels qu'un ancien député au Grand Conseil disait n'avoir

jamais rien vu de semblable, même dans les jours les plus orageux de sa carrière législative.

Depuis neuf ans, le Synode s'occupe du catéchisme.

Pendant une certaine période il fit ses délices du catéchisme Durand; puis, comme des papillons volages, nos graves personnages se plurent à caresser le catéchisme Augsbourger, qui fut même adopté l'automne dernier. Mais ce n'était point suffisant. Le Synode vient de se prononcer pour un ouvrage nouveau, le catéchisme révisé. Il est donc parvenu à voter l'adoption d'un catéchisme. Nous ne voudrions pas avoir sur la conscience le discours plein d'ironie et de justesse qu'il a dû entendre de la bouche de M. le professeur Durand.

M. Durand a accusé cette œuvre de renfermer des énormités, des parties où règne la plus grande confusion, des citations bibliques falsifiées, des fautes de langage grossières, des passages tels que celui-ci « Mystère insondable, qui nous est CLAIEMENT ENSEIGNÉ dans la parole de Dieu. » Il a démontré que ce manuel est impossible au point de vue pédagogique. Les auteurs n'ont rien pu répondre à ses graves critiques; bien plus, ils ont dû les reconnaître fondées, et au milieu de l'hilarité de la tribune, ils en ont rejeté la faute sur M. Augsbourger, dont-ils prétendent avoir corrigé l'œuvre. Par malheur, M. Augsbourger répudie la paternité de ce travail. Là dessus, est venue l'histoire des démêlés de la commission du catéchisme avec M. Augsbourger; quelque chose d'inimaginable, une vraie pétaudière.

Le catéchisme sera soumis au Grand Conseil, puis introduit dans nos écoles; mais c'est une œuvre mort-née. Elle ne satisfait presque personne. On ne la veut que pour en finir. Vouloir l'imposer dans l'église et dans l'école, ce n'est, de la part du Synode, qu'un ridicule de plus.

Un tailleur de Londres, dit *l'Illustration*, vient d'inventer un habit vraiment économique et d'une actualité on ne peut plus heureuse; c'est l'habit double nuance, bicolore, si vous aimez mieux. Vous allez au théâtre avec un habit bleu à boutons d'or, et si dans la même soirée vous désirez passer quelques moments dans un salon de haute société, vous retournez votre vêtement, et vous êtes vêtu d'un habit noir à boutons d'étoffe.

On pense que cette nouvelle invention est appelée à un grand succès dans le monde politique.

La longueur totale des chemins de fer construits et en cours d'exploitation en 1873, s'élevait à près de 190,000 kilomètres, ayant coûté plus de 56 milliards, et se décomposant comme suit : Europe, 97,660 kilom.; — Amérique, 89,959; — Asie, 7,158; — Afrique, 932; — Australie et Iles indiennes, 1,974.

L'illustration raconte qu'un de ses confrères de la presse s'est amusé à faire imprimer dans son journal l'avis suivant :

« L'épicier qui m'a vendu, l'autre jour, dix livres de sucre en poudre, est prévenu que s'il ne me fait parvenir sur-le-champ une livre de sucre en remplacement de la livre de plâtre qu'il avait mêlé à sa marchandise, je le dénonce publiquement et j'imprime son nom dans le présent journal. »

Suivait l'adresse où il fallait envoyer.

Le lendemain, le plaignant recevait, non pas une, mais douze livres de sucre, expédiées par un pareil nombre d'épiciers, qui se sentaient apparemment coupables du même méfait et craignaient d'être démasqués.

Nous lisons dans une chronique italienne :

« On a exhumé dernièrement à Bergame, où il était né en 1797, le corps du pauvre Donizetti, l'auteur de la *Favorite* et de tant d'opéras célèbres. Le cercueil ouvert offrit aux assistants un spectacle horrible. La calotte du crâne manquait, sans doute enlevée par un collecteur de curiosités, ou par un savant peu scrupuleux. On sait que Donizetti était mort en 1848, atteint d'aliénation mentale. C'était un sujet à étudier. Je n'ai pas à dire ce qu'étaient devenues les chairs; cependant une bonne partie de la redingote avait survécu avec la doublure en soie. Notre guenille, qui nous est si chère, ne dure pas même autant qu'un paletot. »

Le Conscrit.

IV.

Le soldat fit un signe d'acquiescement très prompt.
— Fort bien. Et ne va pas non plus t'imaginer qu'il n'y ait que des épines dans notre métier; il y a aussi des fleurs pour qui sait les chercher, et les bons soldats les trouvent. Apprends à faire ton devoir pour le mieux, sois toujours poli, respectueux et de bonne volonté, et tu entendras sortir de la bouche de ton capitaine et de tes officiers certains bravos qui retentiront jusqu'au fond de ton cœur et t'augmenteront la joie et l'appétit. Les jours passeront assez vite; puis, en cinq ans, on ne sait jamais ce qui peut arriver: il se pourrait qu'on nous fit changer dix fois de garnison et alors le temps vole de telle façon que les mois paraissent des jours. Tu verras d'autres contrées, d'autres villes, d'autres gens, d'autres campagnes, des monts, des mers, tout notre beau pays d'Italie que tu ne connais jusqu'à présent que de nom, et de tous côtés tu y verras des merveilles: des statues, des palais, des églises, des jardins. Aux heures de liberté, tu iras visiter tout cela, pour pouvoir à ton retour raconter à ta famille et à tes amis ce que tu auras vu. En été, nous irons aux camps d'instruction; huit, dix, vingt régiments, avec l'artillerie et la cavalerie. Tu verras le bel effet que produit un campement, le mouvement, la gaieté, la vie qui y règnent tout le jour; tu verras les grandes manœuvres, les fêtes qui se donnent avant le lever du camp: musique, bals, tombolas, courses; les officiers et les généraux riant et se divertissant au milieu des soldats, puis tous les gens des environs qui viennent s'amuser de ce spectacle et battre des mains. Alors tu connaîtras tous les soldats du corps, tu auras beaucoup de bons amis; le régiment sera pour toi une grande famille, et tu prendras ta part des honneurs qui lui seront rendus; tu aimeras ton colonel comme un second père, et

quand tu verras apparaître le drapeau devant les bataillons alignés, que la musique jouera la marche du corps, que tous présenteront les armes, tu sentiras battre ton cœur de contentement et d'orgueil, et tu seras tout tremblant d'émotion. Peu à peu tu finiras par porter affection à toute chose: à tes armes, à ta gamelle, à cette cour, à cet escalier, à ces murs, et quand tu seras sur le point de partir, que tu auras été prendre congé de ton capitaine, de tes officiers, de tes sergents, que les autres soldats t'entoureront pour te saluer, que tu entendras dire: adieu, — bon voyage, — souviens-toi de nous: — alors, sais-tu que ton cœur se serrera, il se serrera comme lorsque tu es parti de la maison, et une fois descendu dans la rue, tu te retourneras pour jeter un dernier regard sur les fenêtres de la caserne, tu t'arrêteras, et s'il te reste assez de voix, tu diras encore une fois: Adieu, ô ma seconde maison paternelle, où j'ai aimé tant d'amis, où j'ai passé tant de beaux jours, la conscience en paix, où j'ai songé si souvent à ma famille et soupiré après les miens; adieu, mon pauvre lit; adieu, mon bon sergent; adieu, mon capitaine; adieu... Qu'as-tu?

Le conscrit, en proie à une vive émotion, se tenait là immobile, haletant, les yeux humides, brillants d'un radieux sourire.

— Qu'as-tu?

Il fit un effort pour recouvrer la voix, baissant la tête et allongeant le cou comme s'il s'agissait d'avalier une grosse bouchée, mais ce ne fut qu'avec peine qu'il parvint à proférer à demi-voix et précipitamment :

— Rien.

L'officier sourit.

— Sais-tu écrire?

— Un peu, répondit le conscrit, la respiration encore embarrassée.

— Alors, viens avec moi.

Il se dirigea vers sa chambre, suivi du conscrit. Quand ils furent entrés, l'officier fit asseoir le brave garçon à une petite table, lui mit une plume à la main, et posant devant lui une feuille de papier :

— Ecris à ton père, lui dit-il.

Le conscrit le regarda à bouche ouverte.

— Ecris à ton père.

— Quoi?

— Ce que tu as vu, ce que tu penses, ce que tu désires, ce que tu sens.

— Mais...

— Silence! jusqu'à ce que tu aies fini, je ne te permets pas de dire un mot.

Et il se remit à lire le journal près de la fenêtre. Le conscrit continuait à le regarder d'un air de stupeur, puis inclinant la tête, il se mit à réfléchir pendant quelques minutes et commença à écrire avec lenteur.

Au bout d'un quart d'heure, l'officier lui demanda :

— Sommes-nous près de finir?

— Fini! répliqua le soldat tout content.

— Lis.

— Lire?

— Sans doute.

Il avait honte.

— Lis, te dis-je.

— Il se préparait à obéir.

— Mais, dis-moi d'abord, as-tu écrit la vérité? As-tu été sincère? As-tu dit vraiment ce que tu penses et ce que tu sens?

Le soldat posa une main sur sa poitrine en levant les yeux au ciel.

— Lis donc.

Il se mit à lire.

(A suivre.)

L. MONNET.